

« Voilà, nous y sommes » étaient les derniers mots que Jules avaient prononcés pour lui-même, à voix haute. Il se tenait assis, face à la fenêtre qui lui offrait depuis si longtemps cette vue sur la Loire, son fleuve, celui qu'il aimait tant.

Au tout début, on avait pensé à une fausse rumeur, divulguée par ces alarmistes qui prenaient plaisir à semer l'angoisse autour d'eux. Elle avait plongé dans l'effroi les plus sensibles et laissé indifférente la majeure partie de la population française, happée par la frénésie de ses occupations quotidiennes. Mais la rumeur s'était amplifiée, on disait que plusieurs sources tendaient à la confirmer, que des échanges confidentiels avaient été interceptés, qu'ils viendraient, vraiment, et beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait... Jules avait tout de suite prêté l'oreille à ce qui se disait ; lui qui avait de longue date délaissé le flot incessant d'informations qui fusaient de toute part, avait tout de suite pressenti que l'on disait vrai : ils viendraient du sud, en masse, déverser sur les côtes et dans les estuaires ces tonnes de déchets, de plastique, qu'on avait envoyées chez eux sans scrupule pendant des décennies. « Ils », c'était les peuples du sud, de l'Afrique, de l'Inde... toutes ces populations que les occidentaux avaient empoisonnées sans même s'en soucier. Ils nous rendraient la pareille, nous étoufferaient de toutes ces horreurs qu'on avait reléguées au loin, meurtrissant les terres et les océans. Ils seraient équipés d'immenses engins, charriant devant eux ces montagnes toxiques et puantes. Jules avait observé la course à la catastrophe d'un œil grave ; il l'avait considérée sans panique, mais comme une évidence, un juste retour de bâton.

Depuis bien longtemps déjà, plus personne n'en doutait. On savait que la guerre était déclarée, que la vengeance était en marche. Aux premiers signes de l'approche des mastodontes, les curieux avaient afflué sur les côtes ; c'était à celui qui aurait vu ou entendu tel ou tel signe le premier. Mais désormais, même les plus adeptes de la course à la primauté de l'information avaient abandonné les *selfies*. L'heure était à l'organisation de sa survie : il fallait fuir, trouver refuge dans les terres, en attendant de trouver une autre solution. Même les médias avaient cessé leur cacophonie. La course au sensationnel avait laissé place au chaos et à la panique généralisée.

Ces derniers jours, les eaux de la Loire se faisaient jaunâtres, parsemées de nénuphars de plastiques sinistres et informes. Une odeur âcre avait envahi l'atmosphère : elle donnait la nausée, envahissait les maisons, s'imprégnait sur les vêtements, dans les cheveux, vous brûlait les poumons. Voir son fleuve ainsi dénaturé était une véritable déchirure pour Jules. De son poste d'observation, il avait

vu les rues de sa ville se vider. Les familles fuyaient vers les terres, abandonnaient maisons et biens pour échapper à l'étouffement, au massacre. Certains partaient déterminés à survivre, d'autres pétris d'angoisse et persuadés de ne pouvoir échapper à la catastrophe. On racontait en effet qu'après avoir utilisé la voie maritime, « ils » déchargeraient leurs détritiques par les airs, sur les villes.

Si Jules refusait de partir, ce n'était pas seulement par lassitude de la vie ni par la fatigue due à son grand âge ; c'était surtout car il voulait assumer la situation, regarder bien en face le carnage auquel il avait contribué tout au long de sa vie, jusqu'à cette dernière décennie. Il voulait regarder sans ciller les hommes qui débarqueraient, observer l'anéantissement de son village, de son fleuve et de ses terres, pour expier sa faute. Lui qui avait connu les progrès du confort, les avancées techniques et qui voyait cela comme un pied-de-nez aux générations passées austères, ne pouvait s'empêcher de se demander comment il avait pu passer à côté du massacre auquel il était en train de prendre part. Il avait agi par aveuglement, dans la naïveté de profiter d'une vie meilleure et heureuse. Et il avait fait tout cela avec autosatisfaction, avec la fierté d'être un homme de son temps, qui sait vivre en harmonie avec la nature qui l'entoure sans pour autant répéter la rigueur des anciens... Jusqu'au jour où, pour le distraire de sa mélancolie automnale, Simon lui avait montré les premières images du 7^e continent de plastique sur son téléphone portable. Cette vision avait provoqué en lui un électrochoc, comme s'il ouvrait subitement les yeux et revoyait sa jeunesse en prenant conscience de l'impact de chacun de ses faits et gestes : chaque bouteille de plastique, chaque produit chimique employé dans son petit jardin ouvrier des bords de Loire, chaque déchet jeté avec insouciance par-dessus bord dans ses plus jeunes années au cours de ses longues parties de pêche nocturnes... ce débarquement d'ordures, c'était un juste retour des choses. La soif de vengeance de ceux qui avaient été considérés comme les poubelles de l'Occident, comment ne pas la comprendre ?

Il savait que ce matin serait le dernier. A son réveil, les rues étaient étrangement désertes. La rumeur des moteurs au loin, perceptible depuis plusieurs jours déjà, était devenue entêtante. Le fleuve s'était désormais couvert d'une épaisse couche de déchets, mué par une agitation inhabituelle. Les oiseaux, désorientés, se figeaient sur ces amas de plastique, semblant attendre qu'on leur donne la nouvelle marche à suivre. Le niveau d'eau avait grimpé et envahi les premières rues. L'horizon semblait perdu dans une nuée épaisse, où l'on parvenait désormais à distinguer d'informes

monticules. On supposait qu'une fois leur cargaison déversée, les hommes débarqueraient et massacraient les derniers résistants, ceux qui comme Jules n'avaient pas voulu quitter les lieux.

Lorsque le moment serait venu, Jules saurait quoi faire : s'il ne voulait pas se défilier face à la scène, il refusait toutefois de s'offrir au déchaînement de violence auquel s'exposerait toute personne qui croiserait leur chemin.

De sa fenêtre, d'où il avait contemplé le fleuve et ses changements en toute saison, à toute heure de la journée, spectacle dont il ne s'était jamais lassé, il percevrait très bien les premiers débarquements des hommes, une fois les monticules de déchets déversés. Il se saisirait alors des quelques comprimés soigneusement disposés sur son plateau de bois, celui dans lequel il avait tant de fois posé sa large tasse de café, prendrait le verre d'eau posé juste à côté, et les avalerait lentement. L'effet ne devrait pas trop se faire attendre : son vieux cœur fatigué ne supporterait pas longtemps l'excès des puissants antidépresseurs qu'il comptait s'administrer.

« Ça y est, nous y sommes », affirma-t-il pour s'encourager. Le spectacle qui se déroula alors devant lui vit son regard se charger d'horreur et de fascination : les engins gigantesques qu'on attendait depuis des mois se dressèrent brusquement au milieu du fleuve, précédés d'une impressionnante vague, chargée de détritrus à la fois risibles et horribles. Puis la vague se transforma en avalanche de déchets, qui semblaient se déverser dans les rues de manière inépuisable. Tandis que Jules avalait son troisième comprimé, son regard croisa celui, débordant de rage, du premier homme qui survola la scène, l'œil à l'affût, transporté par une nacelle.

Simon venait de garer son scooter. Décidément, les places de stationnement étaient rares dans cette rue passagère du bourg de Couëron. Certes, ce n'était pas son jour de visite habituel à Jules. Il ne venait le voir que très rarement le mardi, et jamais sans le prévenir. Non pas qu'il eût plus le temps ce jour-là, mais les propos tenus par Jules, la veille, l'avaient interloqué.

Bien sûr, Jules n'était pas dans son assiette depuis plusieurs semaines déjà... Etaient-ce les prémices de la maladie d'Alzheimer, ou tout simplement son âge qui le rattrapait ? Ce qui lui avait semblé au départ une préoccupation légère était devenu une obsession ; Jules ne cessait de ressasser ses remords d'avoir pris part au désastre écologique, qu'il allait faire porter à Simon et sa génération. Il ne cessait de lui répéter que les aînés auraient dû préserver les générations futures, mais qu'au

lieu de cela, ils avaient puisé sans compter dans les ressources de la planète, pour offrir à ceux qui les suivraient un monde dévasté. Mais ses propos de la veille avaient été incohérents. Jules parlait d'invasion, de juste revanche, disait vouloir rester jusqu'au bout ! Simon avait réussi à le calmer avec beaucoup de peine, lui qui était habituellement si calme et si posé. Cette petite visite d'aujourd'hui ferait du bien à Jules, et lui, ça le rassurerait de retrouver son bon vieux radoteur et d'écouter pour la énième fois le récit de sa douce vie au bord du fleuve.

A cette heure de la journée, le vieux serait sans doute là-haut, sur son fauteuil, face à la Loire, dans une de ses longues séances de contemplation.

En poussant la porte de la maison toujours ouverte, Simon apprécia la fraîcheur de la pièce, puis gravit l'escalier sans bruit pour éviter de surprendre le vieil homme au beau milieu de sa tranquillité. Parvenu à l'étage, il se dirigea vers la pièce que Jules nommait « le bureau », bien qu'il n'y eût ni table ni meuble pouvant remplir cette fonction.

Dans l'encadrement de la porte, il eut un sourire attendri pour Jules, dont il voyait le sommet du crâne basculé en arrière, plongé dans une de ses lourdes siestes de la fin d'après-midi. Il entonna l'appel coutumier qu'il adressait à Jules lorsqu'il s'était endormi : « toc, toc, toc, c'est ton vieux pote Simon qui vient te voir ». Mais lorsqu'il s'aperçut que Jules ne tournait pas vers lui son regard endormi et amusé, son sourire s'effaça peu à peu de ses lèvres. A côté de sa main ouverte, posée sur le rebord du siège, il vit l'emballage des comprimés, vidé de son contenu.